FRC 2. 11058

Politique intérieure

Cas
FRC
11479

Convention nationale

11058

Ph. Drulhe

Lettre à ses commettans
sur la Constitution
de l'an

1793.

Paris
1793.

4

11058
Case
FRC
11479

PHILIPPE

DRULHE,

Député du département de Haute-Garonne,

A SES COMMETTANS.

A Rome, les dissentions intestines se calmoient toutes les fois qu'il étoit nécessaire de s'unir pour sauver la république. TIT. LIV.

CITOYENS,

L'Europe conjurée s'agite et frémit autour de nos frontières, sans oser les franchir ; elle sait que la terre de la liberté engloutit et dévore les esclaves ; mais elle attend, dans sa rage impuissante, que nous nous fassions à nous-mêmes tout le mal qu'elle n'a pu nous faire. Elle compte bien moins, pour nous détruire, sur la force de ses armes, que sur les effets calculés de nos divisions. La masse imposante de la République fran-

çoise étonne son féroce courage. Elle sent que nous sommes assez grands pour n'avoir à craindre que nous-même : elle se flatte de nous voir périr par nos propres mains.

N'allons pas réaliser ses criminelles espérances en nous abandonnant à des funestes dissentions : enfans de la même famille, ajournons nos quérelles domestiques, pour défendre le patrimoine commun. Ne livrons pas la France à des convulsions intérieures, qui feroient avorter l'enfantement pénible de la liberté ; de cette liberté qui nous a coûté cinq années de combats sanglans, de sacrifices incalculables, d'efforts généreux et sublimes ; cinq années d'agitations et de tempêtes, de vertus et de courage. Nous sommes prêts d'arriver au port, et de nous reposer enfin sous l'arbre que nos mains ont planté : n'aurions-nous vu cette terre desirée, que pour n'y jamais entrer ? Après avoir contenu l'Europe par la terreur de nos armes, après l'avoir étonnée par la sublimité de nos principes, irions-nous flétrir notre gloire en rompant l'invincible faisceau qui nous lie, et déshonorer la fin de notre carrière par une

CHICAGO

désunion désastreuse ? Et les soldats de la liberté ne seroient-ils sortis de terre tout armés, que pour finir comme ceux de Cadmus, par s'égorger entr'eux ?

Citoyens, votre ame républicaine s'est indignée du mouvement convulsif qui a rompu l'intégrité numérique de la représentation nationale : mais si l'orage de la révolution a dispersé quelques branches de l'arbre, le tronc est demeuré immobile. C'est au tronc qu'il faut se rallier. La liberté prend toujours naissance au sein des tempêtes : il n'appartient qu'au despotisme de s'accommoder de la paix des tombaux. Les révolutions entraînent et précipitent les hommes ; et, semblables à Saturne, elles dévorent quelquefois leurs propres enfans. Mais, dans les grandes crises du corps politique, lorsqu'il s'agit du salut de tous, il faut oublier les hommes, pour ne s'occuper que des choses : il faut tirer un voile sur les détails, pour ne saisir que les résultats.

Citoyens, le résultat de ce choc révolutionnaire est l'acte constitutionnel qu'on vous présente. Minerve sortit armée du cerveau du maître du tonnerre, et cependant elle avoit tous les traits de la sa-

gesse. Hâtez-vous de vous rallier autour de cette charte tutélaire ; ce n'est point l'ouvrage d'un parti, c'est le recueil des lumières philosophiques de tous les âges ; c'est le manifeste des droits éternels des hommes, qui va faire pâlir et reculer les tyrans. Saisissez d'une main avide ce glaive à deux tranchans, avec lequel vous exterminerez les deux monstres intérieurs qui nous dévorent, l'aristocratie altière, et la hideuse anarchie. C'est avec l'arme de la constitution, que vous terrasserez tous vos ennemis, et que vous écraserez toutes les factions, pour élever sur leurs débris l'autel sacré de la patrie et le règne durable de la loi.

Mais si vous tardez à saisir cette planche salutaire qui seule peut nous sauver, vous prolongez le mouvement révolutionnaire qui nous entraîne et qui nous brisera ; car, s'il est vrai qu'une révolution régénère un empire, il n'est pas moins vrai qu'une suite de révolution l'épuise et le tue. Le plus pressant de nos besoins est de fixer enfin la forme de notre gouvernement ; le plus court délai peut mettre en péril la liberté nationale. Si vous vous divisez au moment où l'union

devait se consommer, vous allez devenir, sans le vouloir, le point de ralliement de tous les ennemis du bien public ; un essain d'agitateurs couverts du masque du patriotisme vous fera l'injure de se ranger autour de vos drapeaux, sous l'honorable prétexte de servir la cause de la liberté. Il accroîtra le désordre pour en recueillir les fruits ; et en croyant vous battre contre l'anarchie, vous ne vous battrez que pour elle. La France déchirée par des tiraillemens irréguliers tombera promptement en dissolution ; et à la place du gouvernement heureux que nous voulions fonder, nous n'aurons plus qu'un informe chaos, qui ne peut avoir pour partisans que des scélérats ou des fous, et qu'on ne peut aimer ni défendre. C'est au milieu de ce désordre général que nos ennemis extérieurs, devenus plus forts par notre foiblesse, se déborderont sur notre territoire, avec toute l'impétuosité d'un torrent qu'on à long-tems arrêté, et que les brigands *catholiques*, fanatisés par la double rage des rois et des prêtres(1), étendront leurs conquêtes

[1] J'ai lu dans le *Moniteur*, qu'un de mes collègues m'accuse d'être l'*avocat* des prêtres réfractaires.

impies : les calamités s'accumuleront de toute part ; le moment terrible du désespoir arrivera ; nous finirons par nous égorger nous-mêmes ; et après toutes les horreurs de la guerre civile, abattus par une longue suite de malheurs, épuisés de lassitude, nous tendrons nos mains au premier despote qui voudra nous donner des fers.

Citoyens, voilà l'image désolante qui vient affliger mon ame..... Mais je détourne mes yeux de ces calamités imaginaires ; vous êtes trop dignes de la liberté pour réaliser de si tristes présages.

Une perspective plus consolante a fixé mes regards ; je me transporte à ce jour qui va bientôt éclore, où les enfans de la constitution et de la liberté réunis de tous les points de la république, pour épancher leur cœur dans des explications fraternelles, viendront immoler leurs dissentions sur l'autel de la patrie,

---

S'il en est ainsi, il faut que je sois bien porté à rendre le bien pour le mal ; car ces messieurs m'ont déchiré pendant deux ans par des libelles. J'invite mon accusateur à lire ces productions de la rage, il verra que j'ai des cliens bien ingrats, et que jamais avocat ne fut si mal payé de ses plaidoyers.

et se jurer à la face du ciel l'union la plus indissoluble. L'engagement solemnel sera gravé dans tous les cœurs et prononcé par toutes les bouches ; le pacte de la grande famille se consommera ; des larmes délicieuses rouleront dans tous les yeux ; un sentiment sublime exaltera toutes les ames : au même instant cette fête touchante de la fraternité se répétera, comme par inspiration, jusques dans les hamaux les plus reculés ; et les Français unis par un serment unanime seront indivisibles. C'est alors que nos ennemis désarmés et confondus nous demanderont la paix ; c'est alors que la mission de vos représentans sera remplie, et que nous rentrerons avec vous dans nos foyers, laissant pour leçon à nos successeurs, le triste exemple de nos dissentions et de nos débats : mais les jours d'orage seront écoulés, et nous jouirons des délices du port ; chacun de nous trouvera sa consolation et sa propre félicité dans l'aspect de la félicité publique, dans l'exercice de toutes les vertus, dans les sacrifices que les loix et l'intérêt de ses frères lui commanderont. Nous vivrons ensemble sous le beau climat qui nous a vus naître, et

dont la chaleureuse influence imprime à l'amour de la patrie, comme à toutes les passions, une double activité. Nous y jouirons en paix de tous les bienfaits que la nature y a prodigués, et du grand bienfait de la liberté que nous aurons conquise par vos vertus, et conservée par par votre union.

A PARIS, de l'Imprimerie de GUERIN, rue des Boucheries. N°. 913. 1793.